L'info des musiques actuelles en Mayenne
n° 30 - trimestriel - gratuit - hiver 2007/2008

tranzistor

L'info des musiques actuelles en Mayenne

dossier
public

EDITO

C'était au Bar des artistes. Le 17 janvier 2003. J'ai retrouvé la date dans un vieux Tranzistor : "17/01 Laval (Les Artistes) : Tokyo Overtones (pop rock)".
Tokyo Overtones. Un groupe du Havre qui a sorti quelques années plus tard un album très réussi, mais passé quasiment inaperçu. Oh, rien de révolutionnaire, de la pop bien faite. Sans doute avait-on déjà entendu ça mille fois. Sans doute. Mais ce soir-là, ces quatre mecs dégageaient quelque chose de fort et de vrai qui résonnait à merveille dans l'intimité des Artistes. C'était bien de les voir de si près, d'être là, à quelques centimètres d'eux. Ensemble pour ainsi dire, juste séparés par cette marche, qu'ils ont descendue, une fois le concert terminé, pour boire une bière au bar.
Au comptoir, je me souviens encore de ce que m'avait dit le guitariste : "Tu avais l'air d'apprécier. C'était super de te regarder". N'était-ce pas plutôt à moi de dire ça ? Comme si les rôles habituels avaient été inversés. Plus de spectateurs, ni d'artistes. Juste un truc simple. Des gens qui racontent quelque chose à d'autres gens, d'égal à égal. Tous souvenirs confondus, c'est sans doute l'un des meilleurs concerts que j'ai vécus.
Mon premier concert au Bar des artistes.

nicolas

Tranzistor #30

Directeur de publication : Baptiste Clément // Rédaction : André A., Jean François Bodinier, Eric "Rico" Fagnot, Rémi Hagel, Freddy Leray, Céline Moreau, Nicolas Moreau // Images : Mathias Picard (strip), Laurent Moreau (lettrages manuscrits et illustration p. 9) // P.A.O : Steve Gérard // Photogravure : Imprim' services // Tirage : 3500 ex. // Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Merci à Jérémy d'Au Foin de la Rue, Arnaud et Jeff des 3 Éléphants, Antoine Hennion, Jeff Leroyer, Jeff Landeau, Bajka, Elsa, Hélène, Antoine, Emmanuel, Denis Péan, Philippe Boittin, Lucie Dufour, les photographes qui ont participé à ce numéro et Mathias Picard pour les tee-shirts. La citation du numéro : "C'est moins l'artiste que le regard qui fait l'œuvre d'art" (Marcel Duchamp).

Cette publication s'intéresse aux musiques dites "Musiques Actuelles". Ce terme, initié par le Ministère de la Culture, regroupe toutes les esthétiques musicales à l'exception des musiques classiques et contemporaines. Ces courants sont issus du jazz, du rock, du mouvement hip-hop, des musiques traditionnelles... et rencontrent des problématiques similaires concernant la création, la répétition et la diffusion.

HEIN?!?

Goodbye Captain

Le 6 par 4 arrive, le Bar des Artistes s'en va... Le meilleur bar lavallois du monde, QG de toute la faune rock locale depuis plus de deux décennies, a fermé ses portes en octobre dernier. Une liquidation en bonne et due forme qui laisse sur le carreau un bon paquet d'orphelins. C'est une page de l'histoire du rock lavallois qui se tourne... Salut l'artiste, tu vas nous manquer !

> www.myspace.com/savethepoil

Tournée générale

Après une première édition en 2005, Le Kiosque, Au Foin de la Rue et Le Prisme repaient leur **Tournée en Haute Mayenne**. Détail de l'addition : une résidence de création avec Bajka (du 18 au 23 février), et des concerts avec French Cowboy, Guns of Brixton (le 15 décembre), Arno (le 11 mars) et, le 2 février à Mayenne, les lasséens de **Kiemsa** tout juste revenus d'une tournée marathon en Allemagne.

Foins divers

Pour la cinquième édition de ses Foins d'hiver, l'asso **Au Foin de la rue** fait dans l'éclectisme. Organisées en partenariat avec les Ondines, ces deux soirées proposeront une programmation plutôt culottée et attractive. Ainsi aux côtés des "têtes d'affiche" Ez3kiel et Loïc Lantoine, on pourra découvrir le hip hop electro de Sayem ou la pop doucement folk de Cocoon… Les 8 et 9 février, aux Ondines à Changé.

> www.aufoindelarue.com

Bœuf sauce mandingue

En plus des stages de danse et de percussions africaines qu'elle propose, la très active association **MPI** organise tous les deuxièmes vendredis du mois à **l'Antidote** à Laval une soirée bœuf autour des musiques africaines. Tous les musiciens, percussionnistes mais aussi guitaristes, bassistes ou chanteurs…, sont les bienvenus.

> www.mpi53.org

La cave à Ray

En attendant la sortie de sa première galette, qui promet d'être salement funky, tous les jeudis soirs, le duo de **L'EntourloOp** fait chauffer les platines du Pub **Le Ray Vaughan** à Mayenne. Convivial et chaleureux, ce lieu dispose depuis peu d'une cave digne des meilleurs clubs de jazz. On espère y voir bientôt des concerts !

> www.pubrayvaughan.com

Hocus Pocus, le 21 février au 6 par 4

Le grand déménagement

Un éléphant, ça trompe énormément. Qui aurait imaginé il y a encore quelques mois que le festival des **3 Eléphants** quitterait son fief de Lassay pour venir s'installer à Laval ? Pourtant ce déménagement, à l'origine d'une polémique révélatrice de l'attachement que porte le public à cette manifestation, est rationnel à plus d'un titre. Car il permettra au festival, déficitaire à plusieurs reprises ces dernières années, d'envisager son avenir plus sereinement : à terme, ce sont en effet 100 000 euros qui seront versés par la ville de Laval au festival. Avec à la clé une mutualisation plutôt intelligente des moyens humains des 3 Eléphants et de la future salle de concert du **6 par 4**, désormais installée à Laval. Les deux projets seront en effet portés par la même équipe, co-dirigée par Jean-François Foulon (actuel programmateur des 3 Eléphants) et Cyril Coupé (ancien administrateur d'Au Foin de la rue).
En attendant l'édition 2008 des 3 Eléphants (dont la date et l'emplacement exacts restent à déterminer), le 6 par 4 annonce son ouverture pour fin février, après quelques menus travaux. Pour fêter ça, quatre jours de concerts sont programmés, du 21 au 24 février, avec entre autres Pauline Croze, les énormes The Heavy et Hocus Pocus, à qui il reviendra l'insigne honneur d'inaugurer cette salle tant attendue.

> www.6par4.com

À vos démos

Le Crédit Agricole et la ville de Laval relanceront en 2008 l'opération "Kiosque Mozaïc". Objectif : valoriser les groupes de musiques actuelles du département et permettre, après sélection, à six artistes de se produire au printemps prochain sur une scène en plein air dans le centre ville de Laval. Pour participer : envoyez vos démos avant le 29 février 2008. Pour plus d'infos : nathalie.baret@ca-anjou-maine.fr

Suivez le guide

Il fallait l'inventer. **Bouger en Mayenne** l'a fait. Ce petit guide des sorties, qui paraît depuis octobre, répertorie l'ensemble des manifestations culturelles organisées chaque mois en Mayenne. Une initiative pertinente qui, depuis la mise en ligne d'un agenda concert sur le site de Tranzistor, rend moins pertinente l'édition papier de notre agenda concert mensuel. Nous vous informons donc de l'arrêt de sa parution.

> contact@bouger-en-mayenne.com

Un petit stage ?

Dans le cadre du programme de formation musiques actuelles de l'Addm 53, quelques places sont encore disponibles pour particper aux stages **"Le management d'artiste"**, **"Initation aux techniques d'éclairage"** et **"Mao et enregistrement home studio"**. Ces stages auront lieu respectivement en février et avril 2008.

> www.addm53.asso.fr

Believe in q.o.d

Les trublions électroniques de q.o.d remettent ça ! Les 18 et 19 janvier 2008 auront lieu dans le cadre très propice de la crypte du Théâtre de Laval, les soirées **Autodid_act**, cinq et sixième éditions. Deux soirées "café-mix-concert" à la cool, qui mettront en avant comme à leur habitude l'active scène electro locale, de l'acid house païenne de DJ Zukry aux breakbeats sucrés de radouL branK…

> www.myspace.com/qodlab

Golden bollock

Lancés en août dernier, les travaux de construction des nouveaux locaux de la MJC **La Boule d'Or** à Evron devraient aboutir en septembre 2008. La nouvelle Boule d'Or accueillera un espace de diffusion d'une jauge de 400 places et un studio de répétition de 40m², équipé et insonorisé. Quant aux locaux de répétition de **Saint-Denis-de-Gastines**, les premiers travaux sont prévus pour janvier. Ça s'annonce pas mal 2008, finalement...

photo : Julien Fagot

Sling69, le 14 mars au 6 par 4 avec Guérilla Poubelle

Bon signe

En ces temps, dirons-nous contrastés, pour le marché du disque, la météo discographique mayennaise est au beau fixe : les signatures pleuvent. Ainsi les punks à moustache de **Sling69** sortiront leur premier album sur Guérilla asso, le label du groupe parisien Guérilla Poubelle. Intitulé "The Threatened Kind", ce disque, enregistré et mixé au Garage Hermétique à Nantes, devrait être disponible dans les bacs dès février 2008.

Rayon chanson, les dionysiens de **La Casa** ont quant à eux signé un contrat d'édition avec Warner Chappell (rien que ça !) et sont en pourparlers pour une "re-sortie" nationale de leur premier album. Le griot moderne **Kaar Kaas Sonn** voit aussi la vie en rose : il vient de signer un contrat d'édition et de production pour deux disques avec la prestigieuse maison de disques Canetti. Celle-là même qui produisit Piaf, Brassens ou Greco... Enfin, moins prestigieux sans doute mais méritant aussi toute notre curiosité, la bricoleuse inspirée **Ana Kanine** vient de "signer" avec Monster K7, un petit label dont l'objectif premier est de réhabiliter la délicieusement désuète cassette audio. Un titre d'Ana Kanine, l'obsédant "He needs me", figurera donc sur la prochaine compilation-cassette du label.

Et si les cassettes étaient l'avenir de l'industrie du disque ?

Alban Darche et Katerine

Jazzin'Nantes

Le jazz et Nantes, c'est une vieille histoire d'amour. Une histoire, racontée dans un bel ouvrage de 328 pages ("Le jazz à Nantes de 1918 à nos jours", par Gilles Hervouët aux éditions SNER) qui s'écrit au présent. En effet, avec son festival des Rendez-vous de l'Erde et la salle du Pannonica, Nantes jazze comme jamais. Et accueille dans son giron une prolifique scène musicale, comme en témoigne la récente compilation "Ligéria !" qui rassemble près d'une quinzaine de formations nantaises.

À l'origine de cette compilation : le collectif **Yolk**. Une pépinière artistique hyper active, tour à tour label, structure de tour et diffusion, qui s'impose aujourd'hui comme un des foyers les plus dynamiques de la scène jazz européenne. Une scène que Yolk contribue d'ailleurs à fédérer avec l'un de ses derniers projets, baptisé "Zoom !". Une compilation encore, présentant le travail de huit collectifs d'artistes européens qui, comme les fondateurs de Yolk, ont *"choisi d'unir leur force pour défendre une vision commune"*. Les gens de Yolk, eux, voient le jazz comme un espace des possibles, sans limite stylistique. À l'image de leur toute dernière production, résultat réussi d'une rencontre improbable entre le délicieusement décalé **Katerine** et le big band du Gros Cube, dirigé par **Alban Darche**. Un disque fondant, à savourer comme un petit LU trempé dans du thé.

> www.yolkrecords.com

ET AILLEURS ?!

Les maîtres chanteurs

Les Martins pêcheurs font partie de ces militants dénicheurs de talents, trop rares en Pays de la Loire, qui soutiennent contre vent et marée le développement d'artistes émergents. Dans leur "catalogue" plutôt axé chanson, on retrouve Delphine Coutant, Lili Marto, Ny: Na ou **Morro**... Structure de management, de tour et de production, l'association vient également de sortir une compilation visant à la promotion de jeunes artistes de Saint-Nazaire, son port d'attache. Bon vent !

> les.martins.pecheurs.free.fr

Adjololo

Avis aux musiciens qui recherchent un lieu de résidence et de filage. Basée dans la verte campagne du Maine et Loire, à Candé, l'association **Adjololo system** met à disposition un lieu de création composé de deux studios de répétition de 50 et 100 m². Ce lieu offre la possibilité de travailler dans des conditions de scène, et de se produire en public dans le cadre de concerts privés. Adjololo est aussi un collectif au sein duquel on retrouve Akekoi, Paco Kone, Segun Ola, Iom…

> www.myspace.com/adjololosystem

Electronet

Animé en France notamment par le lavallois **Degiheugi**, le site communautaire Electrobel, né en Belgique en 2003, permet à tout musicien de mettre en ligne sa musique. Offrant une navigation simple et fonctionnelle, **Electrobel** met à la disposition des internautes plus de 15 000 morceaux, la plupart téléchargeables gratuitement, couvrant ainsi le champ très large des musiques électroniques, de l'ambient à la hard tek… Y en a pour des mois !

> www.electrobel.fr

Tapaton badge ?

Eh ouais, le badge revient à la mode ! Alors avis aux groupes, assos… qui ne voudraient pas passer pour des has been, **WizzBuck** fait dans la fabrique de badges artisanale ainsi que dans la sérigraphie d'affiches et de tee-shirts, en petite comme en grande quantités. Petits prix garantis et qualité assurée !

> Bucky (06 29 96 63 04)

photo : Arnaud Terrier

dossier public

Et si on parlait de vous, de nous ? C'est vrai après tout, on ne parle jamais du public ! Pourtant c'est évident, sans public, pas de festivals, ni de concerts, ni même d'artistes. Cette question est centrale, qui plus est dans un secteur, celui des musiques actuelles et amplifiées, dont la reconnaissance institutionnelle est passée par le public. C'est en effet parce qu'elles répondaient à une demande importante des populations de leur territoire que de nombreuses structures (salles de concerts, festivals, etc.) ont été prises en compte par les collectivités.

Mais si ce dossier répond à un objectif simple : tourner le regard du côté du public plutôt que celui des artistes et des organisateurs de concert, la question s'avère vaste et multiple. D'ailleurs ne parle-t-on pas des publics au pluriel ? Les angles d'approche sont nombreux, et ce thème suscite des interrogations fondamentales sur notre rapport à la musique, bien sûr, mais aussi sur l'accès aux lieux de spectacles, le développement des publics, etc.

Loin de prétendre répondre à toutes ces questions, nous avons voulu multiplier les points de vue sur les amateurs de musique au sens large : ainsi témoignent dans ce "chantier ouvert au public" un sociologue, observateur fin de nos pratiques d'amateurs, des "programmateurs-éducateurs", des "musiciens tous publics", sans oublier bien sûr (le contraire eût été paradoxal) les "mélomanes". Alors simple mortel amateur de musique, bienvenue dans ce dossier dont vous êtes le héros !

Une histoire d'amour

Si l'on réduit souvent le "simple" public à des consommateurs passifs et manipulés par la marché, le regard que porte ANTOINE HENNION sur les amateurs de musique est tout autre. Décrivant les mélomanes comme des "pratiquants actifs de l'amour de la musique", ce sociologue passionné nous montre qu'aimer la musique, c'est tout un art !

Antoine Hennion : pour parler du public et des amateurs de musique, on ne peut pas se contenter des données statistiques du ministère de la Culture, sur le mode "qui va où?", ni des analyses de la sociologie critique, faites à la suite de Bourdieu, où le public est vu à travers ses déterminations : *"vous n'aimez telle chose que parce que votre éducation, vos origines sociales, votre âge, etc. vous déterminent à l'aimer"*. Ce n'est pas suffisant, cela ne dit rien "positivement" sur l'amour de la musique. Ces conceptions réductrices du public ne se préoccupent pas de ce que veut dire aimer la musique. C'est sur cette question précise que porte mon travail : comprendre ce que ça signifie, et surtout comment cela se fait, dans les gestes de tous les jours, au quotidien…

Selon vous, le goût pour la musique, ce n'est pas quelque chose de figé, ni de prédéterminé…

On ne naît pas amateur de musique… Au début, c'est souvent la même histoire que racontent les amateurs : on devient amateur lorsque quelqu'un de proche, ou d'estimé, attaque ce que vous aimez, souvent en termes crus, violents. C'est le grand frère qui va dire : *"ah, ce que t'écoutes, c'est du rap commercial, c'est de la merde, écoute plutôt ça, c'est bien meilleur"*. Lorsqu'on commence à pouvoir être critique, à faire des différences entre tel ou tel style, on commence à forger son goût, à devenir amateur. On rentre alors dans un espace, que petit à petit on sculpte selon ses propres désirs et réactions, les avis autorisés qu'on commence à écouter, etc. C'est ce que j'appelle le goût comme activité.

Comment construit-on et développe-t-on ce goût ?

On peut repérer quatre grands facteurs ou variables dans la construction du goût. D'abord, bien sûr, il y a le rapport à soi-même, à son corps, à ce qu'on aime, à ce qu'on ressent lorsqu'on écoute telle ou telle musique. Mais il y a aussi l'influence des autres : *"j'aime ça parce qu'untel m'a dit que c'était bien"*, ou *"parce que c'est le contraire de ce qu'aiment mes parents"*. On s'appuie toujours sur le goût des autres, de façon positive ou négative, pour constituer son goût. Et puis entrent en jeu les circonstances, tout ce qu'il y a autour de l'acte d'écouter de la musique, qui ne se résume pas à une situation de face-à-face avec l'œuvre… En général, la musique accompagne, on fait quelque chose d'autre en même temps : au travail, en voiture, lors d'une fête, même en concert… Il y a un plaisir du concert pour le concert : le plaisir d'être entre amis, avec d'autres… Enfin, le quatrième facteur, c'est évidemment l'objet lui-même : la musique. Toutes les musiques ne font pas réagir de la même façon. Il s'agit moins de propriétés fixes, que des "réponses" variables, dans le temps et selon chacun…

Dans votre livre "Figures de l'amateur", vous mettez sur le même plan amateur de musique et musicien amateur…

Si on se base sur le rapport à la musique, entre un fanatique de jazz qui va être capable de reconnaître le son de tel ou tel contrebassiste entre 1935 et 1937 et quelqu'un qui ânonne Chopin très mal au piano, qui est le plus amateur ? L'idée, c'est de remettre l'accent non pas sur un critère unique (pratique d'un instrument ou non), mais sur l'importance de l'activité, la façon de se documenter, de développer ses connaissances… Progressivement, lorsqu'on s'intéresse à la musique, on commence à voir les différences entre les genres, les artistes, etc., et à être sensible à ces différences. C'est cette capacité à saisir des différences qui fait l'amateur. Mais ces différences ne sont pas directement dans l'objet : ce n'est pas parce qu'il y a des nuances infinies dans toutes les musiques qu'on les perçoit immédiatement. Par exemple, le metal, pour quelqu'un qui n'aime pas cette musique, c'est toujours pareil. C'est du bruit indifférencié. L'exemple du vin est assez bon pour expliquer cela. Quand vous n'êtes pas amateur de vin, tous les vins se ressemblent. Mais, au fur et à mesure qu'un amateur de vin développe son goût, le même verre de vin devient un réceptacle de mille différences. Est-ce que ces différences étaient dans le vin ou dans le goûteur ? Dans les deux, il faut soi-même faire apparaître les différences pour y devenir sensible.

Toujours dans "Figures de l'amateur", vous faites la comparaison entre mélomanes et drogués…

Plutôt que le mot goût, je préfère le mot attachement. Pour son double sens : "être attaché à", c'est une façon de dire qu'on aime. Mais c'est également reconnaître qu'aimer c'est aussi un lien, une contrainte… Le goût, ça n'est pas une maîtrise. On ne décide pas d'aimer l'electro ou Bach. On se laisse envahir, il y a une prise de possession, mais délibérée, d'où la comparaison. Ce paradoxe, le mot passion le dit très bien. Qui dit passion ne dit pas passivité bien sûr. C'est à la fois passif, dans le sens où ça m'arrive. Mais pas dans le sens : je ne fais rien. C'est une façon active de se laisser posséder. Mais cette recherche d'envahissement, de perte de maîtrise ne s'oppose pas au moment complètement maniaque où l'on fait attention à toutes les différences… C'est bien parce qu'on a construit cette sensibilité à des différences qu'on peut se laisser emporter par elles. Les belles choses ne se donnent qu'à ceux qui se donnent à elles. C'est comme tomber amoureux, si on fait rien pour cela et qu'on ne pense qu'à son boulot, on diminue ses chances de rencontre l'âme sœur… (rires)

Pour vous, le disque a révolutionné l'histoire de la musique et la façon dont on l'écoute. Vous parlez de "discomorphose"…

Oui, d'ailleurs maintenant, avec les mp3, il faudrait plutôt parler de "digitomorphose"… Parmi tous les intermédiaires entre la musique et celui qui l'écoute, il y a en un qui est très important : c'est le support d'écoute même, celui qui permet l'activité. C'est d'abord avec l'édition papier de partitions bon marché, puis quand le disque s'est développé, que sont apparus les amateurs de musique. Il faut bien comprendre qu'avant, la musique était toujours liée à un événement, un rituel, une fonction donnée, et était indissociable du contexte social, culturel dans lequel elle était jouée. Ce qui est toujours le cas dans les sociétés traditionnelles comme en Afrique ou ailleurs… Avec le disque, la musique perd ce rôle fonctionnel obligé, et peut devenir l'objet même de la pratique. Avec ce médium qui fixe la musique, on peut "techniquement" écouter de la musique pour la musique. Là encore, on est dans une activité : l'écoute n'a rien d'une pratique passive, bien au contraire. Le fait même que l'on choisisse ce qu'on va passer dans sa collection de disques, ou de mp3, faire ce choix c'est déjà un geste actif, dans le sens où l'on découpe dans un répertoire ce qui nous plaît, à un moment donné, et qu'on s'aménage une écoute particulière. Même techniquement : les tout petits gestes qu'on peut faire, mettre plus ou moins fort, faire ses propres redécoupages au sein d'un album… Dans toutes ces pratiques ordinaires, on transforme, redéfinit et re-compose à notre manière la musique qu'on écoute. Il est évident que les nouveaux supports et outils que sont les baladeurs mp3 ou les lecteurs type I-tunes vont amplifier cela et générer des nouvelles pratiques d'écoute, qui en retour auront sans doute des effets sur la façon même de créer et de produire la musique.

> Antoine Hennion, Sophie Maisonneuve et Émilie Gomart, "Figures de l'amateur", Documentation Française, 2000.

> Retrouvez une version intégrale de cette interview sur : www.tranzistor.org

Très différents de part leur nature et leur taille, la salle de concerts Le 6 par 4, les festivals des 3 Éléphants, du Foirail et des Ateliers Jazz affichent un credo commun : faire découvrir au public des artistes encore peu connus. Discussion à bâtons rompus sur la question du public avec les programmateurs de ces structures, ou quand trois Jeff se rencontrent…

Sur le fil

Alors? vous avez fait du monde?. C'est la sempiternelle question du lendemain. Celle qui pourrait laisser penser que la fréquentation est l'unique indicateur de réussite d'un concert ou d'un festival. *"C'est vrai que c'est la première question qu'on pose*, reconnaît Jean-François Foulon, programmateur des 3 Eléphants et du 6 par 4. *Parce qu'on organise un événement avant tout pour le public. Ça laisse toujours un goût amer d'avoir 20 ou 30 personnes à un concert. Et puis une mauvaise fréquentation a des impacts directs en terme économique. Aux 3 Éléphants comme au Foirail, nous sommes sur des taux d'autofinancement élevés. Ce sont à 80-85 % les recettes de billetterie qui permettent d'équilibrer nos budgets. On est donc très dépendants du public".*

Si le public est également l'une de ses premières préoccupations, Jean-François Landeau, responsable de la programmation des Ateliers Jazz de Meslay-Grez, tient cependant à souligner que les critères de fréquentation n'entrent pas en ligne de compte dans sa programmation. *"Je ne me suis jamais dit : je ne fais pas venir ce groupe parce qu'il est plus difficile à écouter et qu'il risque d'attirer moins de monde".*

> "Si la logique de la découverte fonctionnait encore il y a quelques années, aujourd'hui ça n'est plus possible. On sait que le public ne se déplacera pas".

Bénéficiant d'un soutien financier fort de la collectivité publique, Jeff Landeau jouit dans ses choix de programmation d'une liberté dont Jeff Foulon avoue ne pas disposer. *"Nos taux d'autofinancement, que ce soit au 6 par 4 ou aux 3 Eléphants ne nous laissent pas une entière liberté*, témoigne Jeff Foulon. *On ne peut pas faire que de la découverte sur un festival. Si cette logique fonctionnait encore il y a quelques années, aujourd'hui ça n'est plus possible. On sait que le public ne se déplacera pas. La pérennisation de nos actions passe clairement par la programmation de têtes d'affiches fédératrices. Donc, oui, ça m'arrive de programmer des choses que je n'aime pas forcément, mais que j'assume à 100%. Comme quand on a fait Bénabar, il y a trois ans…".* Jeff Leroyer, programmateur du festival Le Foirail à Chateau-Gontier, acquiesce : *"lorsque ton festival perd de l'argent plusieurs années de suite, tu ne te poses plus du tout les mêmes questions sur la programmation et le public. Nos structures sont fragiles et remises en cause chaque année par les chiffres de fréquentation".*

Une seule solution : la subvention

Alors que les ventes de disques sont en chute libre, la fréquentation des concerts est au beau fixe, nous dit-on. Pourtant cet été, les festivals de musiques actuelles ont souffert: près d'un tiers d'entre eux auraient mis la clé sous la porte. Résultat somme toute logique de la multiplication des festivals ces dernières années, l'offre est aujourd'hui supérieure à la demande du public. Et la concurrence fait rage, entraînant une standardisation des programmations (qui n'a pas vu Amadou et Mariam en 2006?). Conséquence : ce sont les plus fragiles qui trinquent et ceux qui prennent des risques artistiques.

Pour Jeff Foulon, *"la survie des projets comme les nôtres, qui n'obéissent pas qu'à la loi de l'offre et de la demande et qui privilégie la découverte, passent par un soutien plus fort des institutions. Ce n'est pas le public qui peut financer à 100% ce genre de manifestations. C'est d'ailleurs une des raisons du déménagement des 3 Éléphants. Notre projet en l'état n'était plus viable à Lassay".*

"Et puis, ajoute Jeff Leroyer, *au final c'est le spectateur qui paie".* Car l'augmentation générale des coûts de production et les gros cachets des têtes d'affiche font augmenter le prix du billet. *"Ça pose la question de l'accessibilité : on souhaite que nos festivals restent abordables à toutes les bourses. Mais, au-delà de cette question, le prix du billet a une importance capitale dans le choix des spectateurs. Les gens se décident en fonction du prix. Ils ne vont pas payer pour un groupe qu'ils ne connaissent pas. Ils préfèrent aller voir une valeur sûre".*

photo : Dominique Vrignaud

Au festival des 3 Eléphants, juillet 2007

Fidèle ou volatile?

À Meslay, la quasi-totalité des soirées proposées dans le cadre des Ateliers Jazz sont gratuites. Ce qui encourage indéniablement la curiosité du public, dont beaucoup sont loin d'être des fanas de jazz. *"On programme des découvertes et ça ne nous empêche pas de faire le plein. Notre but au départ, c'était ça : faire découvrir le jazz en milieu rural, et entre guillemets "éduquer" un public. Les gens nous font confiance. On a réussi à fidéliser un public".*

Au Foirail et aux 3 Éléphants, les enquêtes réalisées auprès du public montrent qu'à peine 40% des spectateurs reviennent chaque année. Le restant se décide en fonction de l'affiche. *"Le public de nos festivals est très volatil*, constate Jeff Foulon. *On reste malgré tout dans un acte de consommation. Les gens viennent faire la fête, retrouver leurs potes… Dans le cadre du 6 par 4, notre champ d'intervention est différent. On vise essentiellement le public du département. Grosso modo, on y retrouve le "bon public" de nos festivals. Qui va aller faire la fête sur un festival, mais qui va aussi aller voir des concerts toute l'année. C'est forcément un public plus averti".*

Rééduquer le public

Du public averti au petit cercle fermé des connaisseurs, il n'y a qu'un pas. Tout l'enjeu d'un lieu comme le 6 par 4, "contraint" par sa taille à programmer des artistes "découvertes", sera de dépasser ce cercle restreint pour toucher un public plus large. Jeff Foulon en est conscient : *"c'est une mission fondamentale du 6 par 4. On a un travail d'éducation du public à mener, de rééducation même. Il faut redonner l'habitude aux gens d'aller voir des concerts…".* L'objectif sera également de lutter contre le cloisonnement du public. Car comme le regrette Jeff Leroyer : *"le fan de rock ne vient pas voir du reggae, et vis-versa".* Une segmentation forte que confirment les différentes études consacrées au public des salles de concerts*. Ce public, certes majoritairement jeune et masculin, tend à se féminiser et à vieillir (les générations bercées par le rock restent fidèles à leurs premiers amours...). Face à cette diversification du public, tout l'art du programmateur réside alors dans sa capacité à répondre à cette multiplicité des attentes. Ce qui demande parfois de dépasser ses propres goûts, tout en aiguisant la curiosité du public et lui faisant découvrir de nouveaux artistes. Un travail d'équilibriste en somme.

Interview réalisée par Eric et Nicolas

* "Les spectateurs des concerts de musiques actuelles amplifiées", Xavier Migeot, DEP, 2000.

Les amoureux des bons publics

De la rue aux projecteurs des grandes scènes, BAJKA n'a pas son pareil pour mettre le public dans sa poche. On a vu cette fanfare balkanique souffler au beau milieu de danseurs enfiévrés, comme tenir en haleine des centaines de personnes dans une salle silencieuse. Musique festive ou bien d'écoute ? La musique de Bajka touche en tout cas un public large, tous âges et origines confondus. Alors que le groupe est accueilli en résidence par le Kiosque à Mayenne pour préparer son nouveau spectacle, Bajka cause "public".

Qu'est ce qu'un bon public ? 1- qui sourit ? 2- qui saute partout? 3- qui chante ? 4- qui vous paie de la vodka ? 5- qui achète vos CD ?

Fabrice : il n'y a pas de règle. Quand les gens bougent et sautent partout, ça nous porte, mais d'un autre côté, il y a moins d'écoute de leur part. À l'inverse, lors de certains concerts assis, le public ne réagit pas trop. Tu flippes un peu pendant le concert mais à la sortie, les gens sont à fond. En fait un bon public, c'est un public avec lequel on a un échange. C'est parce qu'il y a du répondant qu'on se sent confortés et qu'on a envie de donner encore davantage. Tu ne peux recevoir que si tu donnes. Les réactions du public ont une influence directe sur ce que l'on joue, sur l'intensité de notre jeu.

Micha : Quand tu te sens soutenu par le public, tu donnes le meilleur de toi. Pour nous, l'échange est très important. D'ailleurs, on trouve cela très difficile de jouer lorsque les gens sont loin de la scène. On a besoin d'avoir cette proximité avec le public…

Un bon public, c'est aussi peut être un public qui participe, par la danse ou par le chant…

Fabrice : Oui, même si à nos concerts, on ne fait pas tant participer les gens que ça. Ça se fait plus ou moins tout seul selon les circonstances, quelques uns de nos morceaux s'y prêtent bien, appellent des réponses du public… Quand les gens se mettent à chanter et à taper dans les mains, tout à coup ça fait des musiciens en plus, ça peut être très fort. À la base, les musiques tsigane et klezmer sont des musiques de danse, qui appellent donc forcément la participation de l'assistance…

C'est avant tout une musique festive ?

Fabrice : que ce soit chez les Klezmers ou chez les Tsiganes, la musique est très souvent liée à la fête, et lorsqu'ils font la fête, ils la font à fond… Finalement cette musique, elle prend les tripes, elle nous prend à l'intérieur. Dans ce qu'il y a de plus profond. Et c'est ça qui fait que les gens sont si réactifs à ce qu'on fait. Avec Bajka, on a toujours voulu coller aux sources, au sens premier de cette musique, faite à la base pour faire danser et instaurer une transe, comme quasiment toutes les musiques traditionnelles. Dans les fest noz par exemple, les musiciens sont au service des danseurs, et non l'inverse. Ça implique une sacrée humilité des musiciens vis-à-vis de leur public…

> "Dans la rue, il faut vraiment que tu ailles chercher les gens. Ça pardonne pas, soit ils aiment, soit ils se cassent".

Comme lorsqu'on joue dans un mariage ou dans la rue ? Ce que vous continuez à faire…

Jérôme : Il n'y a finalement pas tellement de différences entre un concert dans une soirée privée et un concert normal. Sauf quand tu es là pour faire de l'animation. C'est toujours un peu le problème des mariages où tout le monde se fiche de ce que tu joues. Alors que toi t'y mets toutes tes tripes. Souvent quand même, on parvient à faire que les gens nous écoutent…

Fabrice : un peu comme dans la rue, où il faut aussi vraiment que tu ailles chercher les gens. Et c'est là que c'est intéressant, tu es dans le don aussi, comme sur scène. Après les gens, ils prennent ou ils prennent pas… Ça pardonne pas, soit ils aiment, soit ils se cassent.

photo : ACcRoc

Comment s'est opéré votre passage de la rue à la scène?

Jérôme : Au départ, ça nous a posé pas mal de problèmes. La première difficulté à franchir, c'était d'être à l'aise sur scène. On était tous coincés comme des kékés (rires). Quand tu joues dans la rue, tu es habitué à passer quasiment inaperçu, c'est plus facile, tu peux te cacher. Sur scène, tu sais que tu as les projecteurs et des centaines d'yeux braqués sur toi, forcément c'est impressionnant.

Fabrice : Et puis on était habitué à être proche du public. C'est plus évident de sentir quelqu'un qui est à un mètre de toi que quelqu'un qui en est à cinq… La scène, ça ne s'improvise pas, ça se travaille. Ce qui prouve bien que ça n'est pas une situation naturelle, normale… Tu travailles pour aller sur scène, il y a des choses à connaître, à savoir… Mais pour nous, c'est avant tout la musique qui crée le contact, ce n'est pas la tchatche qui va instaurer la communication et l'échange. La tchatche, ça ne fait que prolonger le truc.

Pour vous, est-ce que "public" est forcément associé à "concert" ?

Fabrice : Oui, le public est très lié à la scène. On est plus un groupe de scène que de studio. D'ailleurs, c'est pour ça que notre prochain album sera un "live". Le public, c'est difficile à imaginer en studio. C'est quasiment virtuel. On a été surpris quand on a découvert qu'on existait hors des concerts. A 500 km d'ici, on a croisé des gens qui étaient fans et qui ne nous connaissaient que par nos disques.

Comment s'est créé votre public ?

Fabrice : Je ne suis pas sûr qu'on soit les mieux placés pour répondre, parce qu'on n'a jamais créé ce groupe pour qu'il tourne comme ça, et on a encore moins décidé d'avoir un public, qui plus est en Mayenne ! Puisque justement à la base on voulait jouer partout sauf en Mayenne ! (rires). D'ailleurs, quand on va en Corrèze, il y a des gens qui nous connaissent et qui nous suivent, parce que c'est un endroit où on est allé plusieurs fois. Pareil dans les Pyrénées ou dans d'autres coins de France. Ça se fait petit à petit, juste avec les concerts. Après, c'est vrai que quand on joue ici, il y a une espèce de fan club non officiel qui se déplace…

On dirait que cette situation vous gêne un peu?

Fabrice : ce qui est gênant, c'est que, même à notre niveau, on se retrouve vite dans ce côté star system, mis sur un piedéstal. Mais c'est sans doute quelque chose de naturel et d'humain, parce qu'on est tous un peu comme ça. Moi le premier… Pourtant, ce n'est pas du tout ce qu'on défend avec Bajka. On a commencé dans la rue, dans des petites fêtes de copains, dans des endroits où il n'y avait pas d'estrade, de barrières avec le public… Et c'est toujours notre état d'esprit. On est des gens comme tout le monde…

Propos recueillis par Rémi et Nicolas

> www.bajka.fr

Héros ordinaires

Dis moi ce que tu écoutes et je te dirai qui tu es. À l'occasion des festivals d'été, nous sommes allés interroger quelques amateurs de musique, à propos de leurs goûts musicaux. Où l'on voit qu'en matière de musique, les filles sont plus bavardes que les garçons…

photo : Lucie Dufour

Antoine
17 ans, étudiant

Comment es-tu venu à la musique ?
En écoutant les disques de mes parents, surtout du rock, les Beatles, les Doors, Iggy Pop, Neil Young... Puis j'ai commencé la batterie, dès mes six ans, sans doute influencé par la musique qu'écoutaient mes parents, ça a déteint sur moi !

Comment ont évolué tes goûts musicaux ?
Au début, je n'aimais que le "vieux rock" des années 70. Ensuite mes goûts ont évolué avec la batterie, j'ai joué plein de styles différents. Du coup, ça m'a ouvert à l'electro, au hip-hop, au jazz, au blues, à toutes les musiques que j'écoute aujourd'hui.

Comment découvres-tu de nouveaux artistes ?
En allant voir des concerts, ou dans les festivals où j'ai souvent découvert des groupes que j'ai écoutés après, et bien sûr sur Internet, MySpace...

Tes disques de chevet ?
Étonnamment ce sont les premiers disques que j'ai achetés : Blur, Oasis, Gorillaz, Fatboy Slim… J'assume tout ce que j'ai écouté par le passé !

Concert ou festival ?
Je pratique les deux, car j'y trouve des ambiances différentes. Dans un concert, je suis en général plus empreint à l'écoute, j'aime ne pas "décrocher", les yeux écarquillés du début à la fin. Au contraire en festival, je préfère quand ça bouge un peu. L'avantage des festivals, c'est leur diversité, on peut y découvrir de nouveaux styles de musique.

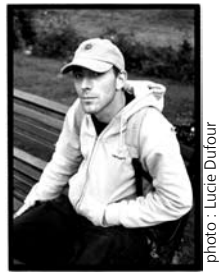
photo : Lucie Dufour

Emmanuel
28 ans, cuisinier

Comment es-tu venu à la musique ?
Tout petit, à quatre ou cinq ans, avec ce qu'écoutaient mes parents : Edith Piaf, Brel… Par contre, je n'ai jamais pratiqué, je suis resté simple auditeur, mélomane avant tout !

Comment ont évolué tes goûts musicaux ?
Avec l'adolescence est venue la construction de mes propres goûts musicaux, j'ai commencé à écouter du reggae, puis j'ai vieilli en suivant le mouvement techno, avec les free-parties, les raves. Je suis plus sage aujourd'hui, j'écoute du rock et de la guinguette française, surtout Les Croquants. Ce sont des reprises de vieilles chansons françaises à la sauce guinguette rétro, c'est une sorte de retour aux sources de mon enfance !

Comment découvres-tu de nouveaux artistes ?
Grâce à mon boulot de saisonnier, je bouge beaucoup et je rencontre des tas de personnes différentes qui me font partager leurs découvertes musicales.

Tes disques de chevet ?
Jamiroquaï, sans hésiter ! C'est un truc que j'écoute depuis longtemps, son funk electro m'a toujours fait kiffer.

Concert ou festival ?
Je préfère les festivals, pour la découverte. J'y vais attiré par les têtes d'affiche, mais au final je découvre plein de nouveaux groupes que je me mets à écouter ensuite. Pour moi, un bon concert, c'est une prestation généreuse, voir que l'artiste donne à son public et qu'il prend plaisir à le faire.

Elsa
43 ans, enseignante

photo : Lucie Dufour

Comment es-tu venue à la musique ?
Je me suis intéressée à la musique dès l'enfance. Vers huit ans, elle a commencé à attirer mon oreille, par la radio qu'écoutaient mes parents, France Inter ou RTL à l'époque. Puis j'ai découvert les Beatles, à l'âge de treize ans : une révélation ! C'est à ce moment qu'est née ma passion pour la musique.

Comment ont évolué tes goûts musicaux ?
J'étais ado dans les années 80, et le rock français qui émergeait à l'époque, avec Téléphone ou Trust, m'intéressait beaucoup. Ensuite, en fréquentant des gens qui écoutaient des choses très différentes, j'ai nourri ma curiosité et élargi mes goûts musicaux. Au final, j'écoute un panel de courants musicaux assez varié, de la chanson française à la musique classique, en passant par le punk ou le reggae.

Comment découvres-tu de nouveaux artistes ?
Par les amis et les rencontres. Grâce à la radio, que j'écoute toujours beaucoup. Ensuite est venue la presse musicale spécialisée.

Tes disques de chevet ?
Récemment, en découvrant Renan Luce, j'ai eu envie de réécouter "La mémoire neuve" de Dominique A, que je trouve d'une grande qualité musicale.

Concert ou festival ?
L'attrait d'un concert, c'est son format long, consacré à un artiste, qui va jouer pendant plus d'une heure. J'aime les petites salles, 400 places maximum, qui créent un contact plus direct avec le public. Sur un festival, nécessairement, le temps consacré aux artistes est moins long, mais cela donne l'occasion de découvrir des groupes. Il y a également l'aspect convivial, se retrouver à une dizaine de copains le temps d'un week-end. J'aime les deux.

Hélène
27 ans, animatrice sociale

Comment es-tu venue à la musique ?
Par ma famille, et surtout mon grand frère : au début l'influence venait à 95% de lui… Et aujourd'hui encore, quand je vais chez lui, je lui dis "qu'est-ce t'as à me faire découvrir ?".

Comment ont évolué tes goûts musicaux ?
La constante, c'est la chanson française. Mais mes goûts ont évolué grâce aux voyages que j'ai pu faire. J'ai découvert la musique sud-américaine, le tango et tous ses dérivés… Je m'intéresse à tous les continents : j'écoute aussi beaucoup de musique africaine, du Mali, du Sénégal, et aussi d'Europe de l'est…

Comment découvres-tu de nouveaux artistes ?
Par les potes, par mon frère, par la radio aussi beaucoup. J'ai souvent découvert des artistes en écoutant France Inter, ou FIP, une super radio qui diffuse en continu sur Internet.

Tes disques de chevet ?
Ils changent, en fonction de mon humeur, du moment… Mais il y a des disques que j'écoute toujours régulièrement, et avec le même plaisir qu'au début. Le premier disque de Lhasa par exemple, mais aussi "La Passion selon St Matthieu" de Bach, La Tordue, Julien Lourau…

Concert ou festival ?
En fait, je ne suis pas une grande amatrice de concerts en général, car ça doit pour moi rester des moments exceptionnels, je n'ai pas envie de consommer des concerts. S'il faut faire un choix, ma préférence va aux petites salles plutôt qu'aux festivals, où souvent tu te retrouves à 100 mètres de la scène. Dans une petite salle, il y a un réel échange entre le public et les artistes. Et à la fin du concert, tu peux avoir l'impression d'être devenu potes avec eux !

Propos recueillis par Céline et Nicolas

le monde selon Lo'Jo

Il y avait longtemps que la caravane LO'JO n'avait pas fait escale en Mayenne. Quelques années après une résidence qui a laissé de beaux souvenirs à tous ses participants, la tribu angevine jouait en octobre dernier au festival du Foirail à Château-Gontier. Impressions et rencontre avec Denis Péan, grand shaman de cette troupe inclassable.

Tu connais Lo'Jo ?. C'est le titre parfait du dernier disque des musiciens angevins. Un bel objet, volumineux et épais, une compilation de 26 titres qui atteint parfaitement son but : retracer 25 ans de musique et permettre au néophyte de découvrir en une seule écoute l'univers hétéroclite de Lo'Jo. L'occasion, à coup sûr, d'être ravi par cette musique à la poésie mystique, illuminée. D'être envoûté par la langue magnifique et musicale de Denis Péan. Dans sa voix, profonde et vibrante, il y a tout un monde qui vacille, toute sa vie qui swingue.

Mais si "Tu connais Lo'Jo ?" porte bien son nom, c'est aussi parce qu'il contient un second disque. Une galette surprise avec dessus tous les amis de la famille. Ceux qui, de près ou de loin, participent depuis plus de deux décennies à l'aventure Lo'Jo : des Têtes Raides à Tinariwen, d'Ez3kiel au trop méconnu Scott Taylor. *"C'est en quelque sorte une façon de faire connaître des artistes que l'on aime et de présenter nos influences, nos goûts..."*, explique Denis Péan. *"Faire ce disque était naturel pour nous. Il ne fait que concrétiser ce qu'on a toujours fait : aller à la rencontre de gens différents, de nouveaux musiciens…"*.

C'est ça Lo'Jo. Bien plus qu'un groupe : une tribu, une maison ouverte aux quatre vents, une auberge espagnole dont l'histoire, commencée à Angers un beau jour de 1982, s'est construite au fil des rencontres et des changements de musiciens. De sa toute première tournée sous chapiteau, avec une compagnie de théâtre, Lo'Jo a conservé cette image de troupe foraine et familiale : bateleurs modernes transportant *"une espèce d'élixir à travers le monde et les campagnes françaises"*.

"Je n'ai pas l'impression de faire de la world. Moi, j'ai trouvé un mot qui m'a convenu, c'est Lo'Jo. Je n'ai pas cherché plus loin".

Bazar savant

Lo'Jo, c'est un mot-clé, une valise où Denis Péan a mis tout un bazar de rêves et d'envies. Ça n'est pas que de la musique, c'est aussi cette maison communautaire où vivent un partie des musiciens de la troupe, c'est organiser un festival en plein désert du Mali ou participer à des échanges avec des musiciens du monde entier (comme avec Tinariwen ou le Gangbé Brass Band)…

La rencontre toujours et encore. Échanger, rassembler, réunir des musiciens, c'était la vocation de Denis Péan : *"j'admire les musiciens depuis toujours, je ne le suis pas vraiment devenu moi-même, parce que ma vocation c'était plutôt d'en réunir. Parce que ça m'a manqué. Dans mon village, dans ma famille, il n'y avait pas de musiciens qui se réunissaient. Je suis émerveillé par les gens qui jouent d'un instrument, ou qui en fabriquent. Et par le fait que quelqu'un puisse vouer sa vie à souffler dans un tube en ferraille. En l'écoutant jouer une demi-heure, tu vas savoir d'ou vient sa musique, l'état de son âme, de sa générosité, de ses idées. Dans la musique, il y a tout, de la tristesse, des chants d'utopie, de révolte… Ça peut être aussi du simple divertissement. Nous, on met tout ça à la fois dans nos chansons. C'est un monde musical fait de bric et de broc, de choses qu'on n'assemble pas normalement. C'est le rassemblement de nos forces. C'est un banquet, auquel des gens, des musiciens sont invités. Quelques-uns ne viennent qu'une fois, d'autres reviennent régulièrement"*.

photo : Lucie Dufour

Melting potes

Et si la longévité peu commune de Lo'Jo comme sa capacité à se réinventer album après album (le groupe en compte 12 aujourd'hui) résidait dans ces rencontres et échanges ininterrompus ? *"Peut-être*, convient Denis Péan du bout des lèvres, *mais ça n'est pas réfléchi. C'est un goût plus qu'une réflexion"*. Et puis pourquoi vouloir tout analyser, tout expliquer ? *"On est obsédé par le fait de comprendre, de rendre tout rationnel, de mettre des mots sur tout. La musique, elle, peut nous sauver d'avoir tout à expliquer"*.

La musique plutôt que les mots. Ces mots dangereux, qui trahissent : *"les gens de ma génération ont été abusés par les mots. Les mots liberté, révolution, démocratie n'expriment plus rien… Ils ont été vidés, lavés de tout leur sens. Je m'en méfie comme je me méfie des slogans. Ils m'emmerdent en fin de compte, parce qu'ils sont trop simplistes, la vie est plus compliquée. Seule la poésie a peut-être une chance de divaguer avec les étoiles, d'accrocher des mystères, de révéler des possibilités, de trancher avec l'ordinaire frugal des petites idées…"*.

Pourtant Denis Péan les aime ces mots félons, qu'il n'a de cesse de faire danser dans ses chansons et ses poèmes. Car l'homme est poète comme il respire. *"Les mots, je m'en méfie et je les utilise. J'ai pris l'habitude de les dévier. De les écorcher un petit peu, de les déformer, de les créoliser… Le langage, c'est mon instrument"*.

L'ADN de la chanson

L'autre instrument de Denis Péan, c'est un petit harmonium indien qui l'accompagne toujours en concert. Une sorte d'orgue portatif à soufflets qui convient idéalement à sa manière de jouer : *"rythme, mélodie et harmonie, l'ADN de la chanson est dans la main gauche, alors qu'avec les soufflets, la main droite fait rentrer l'énergie universelle"*. Un souffle et une énergie vitale qui traversent les prestations "live" de Lo'Jo. Sur scène, le groupe dégage une force et une puissance qui mènent à la transe. Jusqu'à faire tournoyer dans l'air cette musique hypnotique, obsédante. Sous le chapiteau du Foirail, les mots de Denis Péan s'envolent, soutenus par les chœurs des sœurs Nid El Mourid et les tourneries de Richard Bourreau, au violon et à la kora. On ressort de là gonflé à bloc et vidé. Excité et serein. Neuf et plein d'une expérience inédite. Comme l'on reviendrait d'un voyage, d'un monde bricolé et magique. Le monde selon Lo'Jo.

nicolas

> www.lojo.org

good vibes

PHILIPPE BOITTIN est un homme discret, tout du moins sur les scènes mayennaises. Pourtant ce vibraphoniste actif joue avec la crème des musiciens de la scène jazz régionale, se produit très régulièrement en concert et vient de publier un troisième album de haute volée… Portrait in Jazz.

Un jeudi matin d'octobre. Dans une salle de l'école de musique de Château-Gontier (où il enseigne les percussions), Philippe Boittin et son groupe se préparent. Les quatre musiciens répètent en vue de leur prochain concert, où ils joueront en première partie de Stefano Di Batista, "star" du jazz européen. L'installation est rapide, et très vite la musique jaillit dans la salle, limpide et claire. Comme une coulée d'eau fraîche où tintent les notes brillantes du vibraphone de Philippe Boittin. La contrebasse de Simon Mary et la batterie de Loïc Roignant impriment leur groove, fin et précis. Les morceaux du dernier album du trio défilent. Sans bavardage inutile, ni solo fier à bras, ils sont à l'image de leur compositeur : les gestes démonstratifs et les grandes explications métaphysiques, ça n'est pas le genre de la maison. Car en musique comme en interview, Philippe Boittin n'aime pas se mettre en avant. Simple, il parle sans mystère ni complaisance de son parcours, avec un léger accent qui trahit ses origines belges et hollandaises.

Né en Belgique, il a dix ans lorsque ses parents déménagent en Mayenne. Quatre ans plus tard, il s'inscrit en classe de percussions à l'école de musique de Laval. Là, très vite, c'est le coup de foudre : il décide de faire de la musique son métier. D'abord attiré par la batterie, il s'oriente petit à petit vers les percussions-claviers et le vibraphone : *"j'aimais le son du vibra et ses possibilités rythmiques et harmoniques. C'est un instrument qui au premier abord peut paraître limité, mais qui est d'une grande richesse, et dont on n'a jamais fini de faire le tour. Mais il a un son très homogène, relativement aigu, avec assez peu de basses. Ce qui fait que le vibra, on aime ou on n'aime pas. Certains détestent, d'autres adorent"*.

Philly Sound

Lui adore, encouragé en cela par son professeur d'alors, Michel Macé, excellent pédagogue qui l'initie au vibra jazz. Mais cette musique, il la découvrira et l'apprendra seul, *"en écoutant les disques"*. Fan de Genesis ou de Magma (le rock progressif bat alors son plein), il en vient naturellement au jazz rock et au jazz fusion de Weather Report. Puis il remonte la piste, comme de nombreux musiciens de sa génération, jusqu'au be bop. Il découvre le Modern Jazz Quintet et le vibraphoniste Milt Jackson, et commence à étudier le jazz à fond : *"j'ai fréquenté les ateliers jazz de Paul Faure, mais assez peu finalement. J'ai appris beaucoup tout seul, en autodidacte. C'est sans doute une voie moins rapide que celle de l'école de musique, mais j'avais envie de construire mon truc moi-même"*.

Ses ateliers jazz à lui, ce seront ses groupes. En trio, quartet ou quintet, il multiplie les expériences et joue avec de nombreux musiciens, notamment à Rennes. Là, il rencontre Loïc Roignant, toujours batteur de son actuel trio. C'est le début d'une complicité qui dure depuis près de 15 ans. *"Avec Loïc, on est très complémentaires. On se connaît bien. On a trouvé un son et une cohérence rythmique. Ce qui n'est pas facile avec le vibra parce que c'est un instrument qui est limité en terme de puissance. Il faut réussir à faire monter une énergie sans augmenter le volume sonore, et ça il y a peu de batteurs qui savent le faire"*.

Avec Loïc et Vincent Guérin à la contrebasse, Philippe crée la première mouture de son Vibratones trio. Puis en 97, dans le cadre d'une résidence organisée par le festival Europa Jazz, le jeune trio rencontre Daniel Humair, figure tutélaire du jazz en France. Le batteur, séduit, les encourage à enregistrer leur premier disque, "Jemel Air", dont il signera d'ailleurs la pochette.

> "J'ai appris beaucoup tout seul, en autodidacte. J'avais envie de construire mon truc moi-même".

Dans ce premier disque se trouvent déjà tous les ingrédients du "son Vibratones" : formats courts, presque pop, grande place laissée à l'improvisation et mélodies entêtantes. Les structures des morceaux évitent les successions de solo pour privilégier un son d'ensemble. Et les compositions, toutes originales, sont l'œuvre de Philippe et de Vincent Guérin.

Liquide comme l'air

Au départ du contrebassiste, remplacé au pied levé par le musicien nantais Simon Mary (membre entre autres du groupe Mukta), Philippe devient le principal compositeur du groupe. Ce fin mélodiste s'attache alors à diversifier le répertoire du trio : *"Avec un instrument comme le vibra, dont le son est toujours le même, la musique peut vite devenir austère, monolithique. Donc il faut trouver autre chose, accrocher autrement. Varier les tempos, les ambiances, les tonalités…"*. Dans cet objectif, Philipe Boittin invite quelques amis musiciens à venir mettre leur grain de sel dans sa musique. Comme sur le deuxième album du trio, en 2001, avec Geoffroy Tamisier et Jean-Louis Pommier (par ailleurs fondateurs du label nantais Yolk), ou avec Nicolas Rousserie, invité d'honneur du dernier disque de Vibratones.

Gageons que ce guitariste angevin, au son chaud et velouté, passera bientôt du statut d'invité ponctuel à celui de convive permanent. Car son jeu comme sa personnalité, à la fois discrète et engagée, s'accorde parfaitement à celles des autres membres du trio. D'ailleurs, il sera de tous les concerts que le groupe assurera dans les semaines à venir. Car s'il joue peu en Mayenne, le trio joue régulièrement dans la région Ouest. *"On a toujours une dizaine de dates d'avance sur une période de six mois,* remarque Philippe, *mais ça devient de plus en difficile de trouver des engagements. Il faut aller de plus en plus loin"*.

En concert, leurs improvisations collectives se nourrissent de la matière des répétitions. Ces séances de travail, que l'éloignement des différents musiciens rendent trop rares, sont l'occasion de reprendre le fil d'une discussion interrompue, un dialogue à quatre, où chacun a sa place, son mot à dire. Dans la salle que quelques rayons de soleil viennent éclairer, la musique circule, sans leader, ni chef d'orchestre. Limpide et claire. Liquide comme l'air.

nicolas

> Chronique du dernier disque de Vibratones, page 20
En concert au Théâtre de Mayenne le 26 janvier 2008.

ILS ARRIVENT

Vibratones.3 | Phone Shop

Après un premier album en 2001, le trio du vibraphoniste Philippe Boittin, Vibratones.3, revient avec un nouvel opus : “Phone Shop”. Un trio (avec Simon Mary à la basse et Loïc Roignant à la batterie), mais presque un quartet à vrai dire, puisque le guitariste Nicolas Rousserie en est le quatrième homme. Invité quasi “permanent”, il est présent sur la plupart des morceaux et apporte sa pierre à l’unité du groupe.
Philippe Boittin et ses acolytes créent un son qui donne sa cohérence et son homogénéité à un album pourtant voyageur. Ainsi, “Phone Shop” ouvre ses portes par un thème au riff urbain, ambiance enlevée, légèrement enfiévrée. Dans ses compositions, le vibraphoniste alterne jazz aux réminiscences classiques et chorus plus contemporains (“Loopy”), structures répétitives sur un ou deux accords tenus (“Walk for Alex”) et constructions plus conventionnelles (“Phil blues”). Philippe Boittin voyage, sur la carte du monde, il sort son marimba et des quartes orientales (“Saghro”), ou place une valse déstructurée (“Zarb”). Ailleurs, il propose une balade sensible et apaisée, en duo avec la guitare de Nicolas Rousserie (“Mine de rien”), ou installe une atmosphère mystérieuse tout en résonances nocturnes (“Requiem for M”).
Est-ce l’effet du vibraphone, qu’on a assez peu l’habitude d’entendre ? En tous cas, “Phone Shop” est un disque frais, à l’image de sa pochette colorée et pétillante. Plus que la virtuosité des chorus, c’est la musicalité des thèmes qui marque ici. Entre binaire et ternaire, Philippe Boittin offre une musique très imagée, presque cinématographique. En attendant de l’entendre sur tous les écrans, faites-vous votre propre film en écoutant cette BO hors normes. C’est encore mieux parce que c’est vous qui choisirez l’histoire !

Rémi

(Autoproduit)
> www.myspace.com/vibratones3
En vente à M’Lire (Laval).

Degiheugi | Only after show

En 2003, Degiheugi, alors fraîchement installé à Laval city, publiait son premier album (toujours téléchargeable sur son site), l’excellent “Aquilon”. Étonnant par sa maturité et la qualité de sa production, ce premier essai, comme son nouvel opus, empruntent la voie ouverte par DJ Shadow ou DJ Krush, et poursuivie en France par Wax Tailor. Trip hop ? Abstract hip hop ? Qu’importe les étiquettes, Degiheugi définit lui-même sa musique comme du “découpage-collage-triturage…”. Collectionneur de disques invétéré, l’oreille toujours à l’affût d’un nouveau son à capturer dans son filet numérique, il découpe ses albums préférés à grands coups de ciseaux digitaux. Dans ses compositions puzzles, des bouts de beats et de mélodies samplées s’emboîtent à la perfection pour dessiner des paysages sonores aux tonalités chaudes et acoustiques. Très homogène, “Only after the show” diffuse tout au long des ses 12 titres une atmosphère downtempo et légèrement mélancolique, que viennent chambouler le jungle “Folk Core” ou l’irrésistible “Perdu en Espagne”, tube imparable sur le dancefloor. On regrettera seulement la présence sur ce disque de quelques morceaux pas forcément indispensables, et l’absence de featurings (avec par exemple un mc ou un scratcheur) qui auraient pu renforcer sa dimension “live”.
Uniquement disponible sur internet, “After the show” est téléchargeable gratuitement sur le site de Degiheugi ainsi que sur “Electrobel”, un site web communautaire dont le beatmaker lavallois est un éminent membre actif. À stocker dans votre ipod sans attendre donc : bande son idéale pour voyager en voiture, cet album transformera tous vos trajets en aventure !

nicolas

(Autoproduit)
> www.myspace.com/degiheugi

O-Rudo | Le Parfum des Etoiles

Avec sa pochette intrigante, “Le Parfum des Etoiles”, premier album autoproduit d’O-rudo, dégage suffisamment de mystère pour donner envie à l’auditeur de s’aventurer dans son univers. Il est probable que le nom de ce groupe ne vous dise rien, car ce combo lavallo-nantais existe seulement depuis un an. Et pourtant dès la première écoute, l’on pourrait penser qu’ils jouent ensemble depuis plusieurs années tant ils maîtrisent parfaitement leur sujet.
Nos quatre musiciens créent une musique à la fois singulière et très référencée, vintage et contemporaine, entre le psychédélisme floydien et l’electro éthérée de Air. Mais la comparaison s’arrête là, car le groupe possède déjà une vraie personnalité musicale, caractérisée par son aisance mélodique et la subtilité avec laquelle il fusionne machines et instruments live. Dans un esprit résolument pop, O-Rudo alterne parfaitement mélodies electro et guitares rock explosives, savamment orchestrées par des arrangements originaux. Chaque piste ouvre une nouvelle porte, imprime une nouvelle atmosphère, entre ambiances cool et tensions électriques. Avec leurs compositions tantôt tubesques (“Le Parfum des étoiles”, “Just a Perfect Day”), tantôt puissantes (mention spéciale pour “For You”, “The Trip”), les quatre garçons dans le vent (stellaire) d’O-Rudo nous livrent un album homogène et réussi. Leur passage au Foirail en septembre dernier n’a fait que confirmer la qualité de ce disque, idéal pour le travail ou à écouter peinard sous la couette. Peu importe l’endroit, l’effet reste le même : ivresse musicale et addiction immédiate garanties.

Rico F

(Autoproduit)
> www.o-rudo.com

La démo à Momo

Seb Zerah

À la première écoute de cette démo cinq titres, on devine que ce garçon est tombé dans la marmite rock quand il était petit. Après avoir joué dans de nombreux groupes depuis une quinzaine d’années, Seb Zerah roule maintenant pour lui, accompagné de sa guitare. Sans maquillage électronique ni artifice, notre musicien activiste construit un univers folk-rock, qui navigue entre Neil Young et Pearl Jam : c’est dire si sa palette musicale est riche. Alternant guitares grunge et mélodies acoustiques, soutenue par une voix assurée et assumée, ses chansons savent provoquer la mélancolie comme les montées d’adrénaline. Mais c’est lorsqu’il s’éloigne de ses influences tendance “rock dur” pour creuser une veine folksong plus dépouillée et intimiste (“Dancing on the corner” ou “In your eyes”) que notre songwriter local maîtrise le mieux son sujet. Espérons qu’il persiste dans cette voie.

Rico F

> www.myspace.com/sebzerah

Yarden

Découvert sur la nébuleuse myspace, le néo-lavallois Yarden se signale, avec cette première démo, comme l’un des rares représentants du courant techno-house au sein de la scène électronique locale. Résolument tourné vers le dancefloor, il verse dans une techno minimale pour un maximum de plaisir. Une musique hypnotique, voire enivrante, toute en finesse et nuances subtiles.
Il ose et il plaît déjà, si l’on en croit les critiques élogieuses à son sujet parues dans le magazine Trax (devenu aujourd’hui Tugsi), une référence en matière de musiques électroniques. Adepte d’une techno généreuse et mélodique, il construit de longues pièces atmosphériques et lumineuses, propices à la danse comme à une écoute prolongée. Attention, l’abus de Yarden n’est pas dangereux pour la santé.

Freddy

> www.myspace.com/yarden

La chronique d'André A.

Ça, on peut dire que ça me fait bizarre. Un peu comme le jour où j'ai appris la mort de Mitterrand. À l'époque je glandais pas mal. Et ce jour-là, justement, le lundi 8 janvier 1996, je baguenaudais comme à l'accoutumée, en me demandant si ce serait avec un fusil de chasse, une corde, du gaz, un poison, de l'eau jusqu'au cou, des médicaments… que je trépasserais. Je n'allais plus en cours depuis quelques semaines déjà – seul mon voisin de classe s'en était aperçu, et n'avait pas moufté. Je filais des coups de main à droite à gauche, pour des déménagements, du jardinage, des trucs à démolir – j'étais doué pour la démolition. Dès qu'il s'agissait de détruire (des murs, des planches, des arbres, des toits…) les gens me contactaient. J'étais facilement joignable vu que je passais mes journées à glandouiller sur la Place des Saules. On s'approchait de mon banc et on m'interpellait : "Tiens tu voudrais pas dépecer ma vieille R5 pourrie". Je disais oui, et j'étais payé avec des billets de 20, 50, même 100 Francs des fois. C'était l'époque des Francs et personne n'y prêtait vraiment attention.

Et ce jour-là, justement, ce fameux lundi 8 janvier 1996, je recomptais l'argent qui dormait au chaud dans mon portefeuille, niché entre ma carte d'identité et une liste d'écrivains à lire absolument. De l'argent que j'allais réveiller fissa en m'achetant des disques, des romans, en invitant des filles au cinéma, en offrant des verres à des types que je croisais au hasard de ma léthargie. Avec tout ce blé là, étalé sur mon pieu comme de la groseille sur une biscotte, j'étais un Prince. Je palpais les biftons en ricanant, je m'imaginais : "Tiens ma chérie, prenons mon coupé cabriolet rouge éclatant et allons dîner à La Baule!". Oh putain, le Seigneur (beauf, certes, mais Seigneur). On me respecterait, moi et mon fric : "Le Directeur vous a réservé une suite avec vue sur l'immense jardin, Monsieur André". Allez, hop, au passage, je leur laisserais un petit pourliche aux domestiques : "Monsieur est trop bon". Je leur dirais que moi aussi je suis du peuple, que je me sens concerné par leurs problèmes de pensions alimentaires, de loyers à honorer, et que l'existence est une chienne pour les pauvres gens comme nous, hein? "Vous êtes un chic type, Monsieur André" qu'ils diraient. Connement.

"Mitterrand est mort" a gueulé, le lundi 8 janvier 1996, un jeune mec en se dirigeant vers mon banc avec son short élimé. Je suis resté muet, pas que la nouvelle m'ait émue (loin de là) mais voir un jeune mec en short en plein hiver, ça, on peut dire que ça m'a fait bizarre. Un peu comme le jour où j'ai appris que le Bar des Artistes était fermé. Définitivement. J'ai senti comme un froid, comme un frisson.

Y'a pas que la musique !

Cela n'a rien d'un scoop, Internet et la "révolution mp3" sont en train de transformer de fond en comble les modalités de création, de diffusion et d'écoute de la musique. Et cette révolution positionne le public comme un acteur et un vecteur central de la diffusion musicale. C'est le cas des peer to peer (qui permettent à tout à chacun de mettre sa discothèque en ligne sur internet) mais aussi et surtout des blogs mp3. Les créateurs de ces blogs sont généralement des passionnés de musique dont l'objectif est de faire partager leurs découvertes et coups de cœur. Mais la blogosphère est une jungle dense et infinie, dans laquelle un aggrégateur de blogs tel qu'**Hypem.com** permet de se frayer un chemin. Ce site, qui centralise les informations de très nombreux blogs à travers la planète, est une indispensable et géniale machine à découvrir des artistes avant tout le monde… et à passer ses journées sur le web. On vous aura prévenus!

Mais revenons à nos moutons virtuels. Grâce à Internet donc, les fans de musique occupent désormais une fonction de prescripteurs incontournables. Ainsi sur les sites d'achat en ligne tels qu'Amazon, les avis et recommandations laissés par le public ont une influence décisive sur les ventes et sont souvent à l'origine du succès d'artistes jusqu'alors inconnus. C'est à partir de ce constat que Chris Anderson, rédacteur en chef du magazine anglais Wired, a élaboré sa "fameuse" **théorie de la longue traîne**. Cette théorie, à la fois très simple et très argumentée, montre que grâce à l'accès illimité aux "produits culturels" que permet Internet, la totalité des ventes des artistes indépendants est aujourd'hui supérieure à celle des stars planétaires ultra médiatisées. Une démonstration implacable qui permet aux artistes encore confidentiels d'envisager une diffusion rentable de leur musique. La diversité aurait-elle un avenir?

> La Longue traîne, Chris Anderson, éditions Village Mondial, 2007.

TOp 50-trOis

Les éminents experts du top 53 ont concocté cette petite sélection hivernale rien que pour vous, affreux consommateurs boulimiques de musique. Vous savez ce qu'il vous reste à faire!

>Au foin de la rue
THE DØ - A monthful (Cinq 7/Wagram)
L'album pop folk de début 2008. Ce premier disque va marquer la scène française de son empreinte. Courez l'acheter si vous ne voulez pas passer pour le ringard de service pendant vos longues soirées d'hiver entre amis.

> Les 3 éléphants
AMPOP - My delusions (Recall)
Un savoureux mélange de pop parfumée aux grands espaces, qui confirme qu'il existe bien une exception culturelle islandaise (avec Björk et Sigur Ros en tête de file). Les fans de Radiohead seront ravis.

>Festival Les Ateliers Jazz
SYLVAIN BEUF - Mondes parallèles (Cristal Records)
Un double album, avec deux formations différentes, qui nous entraîne dans un projet un peu fou et nous fait découvrir l'univers de ce talentueux saxophoniste.

>q.o.d.
MAJOR KLEMT & OHMWERK - Process EP (Polyghom records)
La France a souvent été plus inspirée par les mouvements musicaux émergents que véritablement initiatrice. Et les lyonnais que sont ces deux doux dingues de dubstep londonien ont un son pur, qui claque, et qui n'a pas à rougir d'être né sous le signe de l'hexagone.

>Triangle musique
THE DEAD SEXY INC - Kamikaze (Enragé production)
Emmené par Emmanuel Hubaut (les Tétines Noires, LNTO...) et Stéphane Hervé, The Dead Sexy Inc va ravir les fans de Pravda et autres Fatale, voire de Punish Yourself pour les morceaux les plus trash. De la dynamite pour les oreilles, et pour les yeux en live...

Petites annonces

> Guitariste et batteur cherchent un(e) bassiste et un(e) chanteur(se) bons niveaux pour groupe rock (composition, enregistrement, concerts…). Projet sérieux. Répétitions sur Laval.
Contact : Enguerran (06 72 13 30 81)

> Le groupe Ibogatura cherche musiciens (batteur, bassiste, clavier…) pour projet reggae dub...
Contact : Fiscane (06 86 32 82 60)

> Les Nobodies, groupe de "power-rock" lavallois, recherchent un nouveau bassiste, bon niveau, entre 15 et 25 ans environ. En projet : enregistrement d'une démo, recherche de dates de concerts. Une à deux répets par semaine, surtout le week-end.
Contact : Yoan (06 82 61 63 51)

> Vends guitare électrique Epiphone Lucille, tarif : 450 euros.
Contact : Régis : 06 83 65 04 98

> Retrouvez ces annonces sur www.tranzistor.org

abonnez-vous !

Pour son 30e numéro,
Tranzistor offre un tee-shirt collector à ses nouveaux abonnés !*

Tailles disponibles :
Fille : S M
Garçon : L XL

Pour recevoir Tranzistor chez vous pendant un an (4 numéros), renvoyez le coupon ci-dessous à **Tranzistor - Addm 53 : 25 rue de la maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex**.
N'oubliez pas de joindre votre règlement par chèque à l'ordre de l'ADDM 53 : **7 euros**.

Nom : Prénom :
Adresse :
Code postal : Ville :
Téléphone : Mail :

*Dans la limite des stocks disponibles

tranzistor

L'info des musiques actuelles en Mayenne
Rédaction : 02 43 59 96 54 - www.tranzistor.org
www.myspace.com/tranzistormagazine

Sommaire

Hein ?!? Les news du 5.3 |03|

Dossier "Public" |06|
Antoine Hennion | Les programmateurs et le public
Bajka | Portraits de mélomanes

Interview : Denis Péan (Lo'Jo) |16|

Radio Bocal : Philippe Boittin (Vibratones.3) |18|

Ils arrivent (chroniques) |20|
Degiheugi | O-Rudo | Vibratones.3 | Seb Zerah | Yarden

On da net | La Chronique d'André A. |22|

L'agenda concerts Hiver 2007/2008

photo : Abel Allen. couverture : Marion Jardin